

Gabriel Audisio, Albert Camus et Jean Sénac Entre Algérie française et Algérie musulmane

Claude Liauzu

Les conflits identitaires dont les sociétés méditerranéennes sont l'un des épicycles, la théorisation de la guerre des cultures par Samuel Huntington, qui fait de la Mer du milieu des terres un front majeur, l'obsession de la pureté ethnique dans les débats sur l'immigration appellent une réflexion particulière sur les rapports entre origine et identité, sur la confusion entre ces deux termes, qui est bien la chose du monde la mieux partagée.

La tentative d'échapper à la «férocité des ancêtres», selon la formule de Kateb Yacine, a animé certains intellectuels «pieds noirs» algériens dans les années cruciales que sont les années 1930-1960, où se joue le devenir d'une Algérie nouvelle. Une Méditerranée cosmopolite a été posée comme un recours à la fois contre la latinité conquérante et dominatrice, dont la France et l'Italie mussolinienne se posent en héritières, et une algérianité exclusivement arabo-musulmane. Cette utopie n'a pas survécu à la guerre d'indépendance, Audisio et Camus se retrouvant *nolens volens* côté français, Sénac, lui, choisissant une impossible patrie plurielle. Echec donc. Il en est de même du côté algérien : échec de Feraoun et d'Amrouche, morts à la veille de l'indépendance d'un pays où ils n'auraient guère trouvé leur place, mais aussi échec d'un Yacine, éternel errant entre deux appartenances également mutilantes¹.

L'après-centenaire : algérianistes et méditerranéistes

Mais plutôt que de «prédire l'advenu», les crises actuelles devraient inciter les historiens à rechercher dans le passé les potentialités avortées, y compris avec ce qu'elles portaient d'équivoque, d'ambiguïtés, comme les y appelait Jacques Berque. C'est sans aucun doute chez les écrivains, les romanciers et les poètes que l'effort de distance critique envers l'Algérie des colons, que l'ouverture aux problèmes de la population indi-

gène ont été les plus marqués.

Toute la culture française d'Algérie ne s'est donc pas réduite à l'exaltation politique et littéraire de la latinité — seule porteuse de civilisation sur une terre vouée au désordre et à l'inertie berbère ou arabe —, à la mythique épopée des colons ou au culte de la pureté du sang. Au moment où le chef de cette école, Louis Bertrand, entre à l'Académie française, l'école «algérieniste» se constitue en réaction contre lui. Son chef de file, Robert Randau (pseudonyme d'Arnaud), affirme les particularités, mais aussi les similitudes, des populations qui coexistent et leur autonomisme. «*Nous sommes des Algériens et non des Parisiens... Par application de ces principes, nous considérons comme nôtre tout le mouvant domaine algérien : politique générale, économie politique, rapports ethniques, mêlées d'âmes, la rue, la ville et le bled, l'homme, la terre et la mer, l'Algérie d'Icosium et celle d'El-Djezaïr. Notre critique s'efforcera d'élucider toutes choses pour intégrer leur beauté en notre Art : nihil algeriani a me alienum...*»². Les algérienistes sont donc des colons, mais des colons qui se découvrent, sans répulsion, une origine partiellement berbère, tel le héros de Randau, *Cassard* (1921), et qui oeuvrent à la naissance d'«un jeune peuple franco-berbère». De ces contacts devrait naître, espère Randau, «une langue mixte qui rejettera derrière elle le sabir»³. Dans *Les Compagnons du jardin* (1933), mise en scène du dialogue entre Jeunes Algériens et intellectuels européens, le mariage mixte apparaît comme un des modes de la fusion, de «l'affiliation» dans la tradition saint-simonienne. *Cassard le berbère*, lui, est un descendant de ces Sarrasins qui ont envahi la Provence et écumé la Méditerranée, sans grande fidélité à tel ou tel Dieu, dont ils ont su changer quand cela était utile.

Cette attention à la population indigène, cette volonté de rendre compte le plus fidèlement possible de sa vie et de ses aspirations expliquent que Robert Randau ait pratiqué la mixité littéraire en écrivant certaines de ses oeuvres avec un juif — Sadia Lévy — et un musulman — Mohamed Fikri (Abd el-Kader Hadj Hamou). La revue *Afrique*, créée en 1924, qui exprime ses idées, est largement ouverte aux premiers écrivains algériens francophones. L'originalité de Randau, son refus du conformisme se manifestent aussi dans ses relations avec Isabelle Eberhardt qu'il a connue à Ténès, où il était en poste en 1901, et qu'il a essayée de protéger de la malveillance des Européens. Cependant, son algérienisme demeure inscrit dans les limites coloniales et une vision assimilatrice, et ses Jeunes Algériens se meuvent dans l'orbite française.

A partir des années 30 émerge un autre mouvement littéraire, qui élargit à la Méditerranée ce qu'avait de quelque peu provincial l'algérienité

de Randau. C'est un écrivain quasiment, et injustement, oublié aujourd'hui, Gabriel Audisio, qui en a été le principal maître d'oeuvre. Né en 1900 à Marseille, il suit son père, nommé directeur de l'Opéra d'Alger en 1910. Fonctionnaire à Constantine puis au Gouvernement général, il a passé la plus grande partie de sa vie en Algérie, avant de suivre le flot des rapatriés. Il meurt à Marseille en 1978, en laissant une abondante oeuvre de romancier et d'historien (*Hannibal, Ibn Khaldoun, Ibn Battuta...*), mais c'est surtout l'essayiste, auteur du *Sel de la mer* et de *Jeunesse de la Méditerranée*, qui nous intéresse ici⁴. Sa démarche converge avec celle de Jean Grenier et d'Albert Camus, au moment où un éditeur, Edmond Charlot, apporte son soutien au mouvement naissant⁵. On ne saurait trop insister sur l'originalité de cette réflexion, qui va à contre-courant des idées dominantes, dans le paysage intellectuel de l'âge colonial depuis l'éclipse des saint-simoniens.

Pour Valéry, pour André Siegfried, pour Fernand Braudel, pour Pirenne, pour ce qui compte alors dans le monde des lettres et des sciences humaines, l'islam est un étranger dans le *mare nostrum* européen et le XIXe siècle a renoué avec Rome, confiant à l'Europe le sceptre de la Méditerranée⁶. Peut-être les origines des écrivains algériens ne sont-elles pas étrangères à leur ouverture.

Si l'on excepte Jean Grenier, professeur de philosophie de Camus, métropolitain qui n'a fait qu'un séjour en Algérie, la plupart des auteurs ont en commun une origine méditerranéenne mêlée. Audisio, outre qu'il est de Marseille — cité cosmopolite s'il en est —, a une ascendance maternelle roumaine. La mère de Camus, comme celle de Sénac et les parents d'Emmanuel Roblès sont d'origine espagnole, et Sénac se dit le fils naturel d'un gitan. Tous trois sont issus d'un milieu modeste. Camus, dont la mère, tôt veuve, était femme de ménage, a vécu son enfance à Belcourt dans un appartement sans eau courante ni électricité. Aux intellectuels parisiens, à Sartre en particulier, il rappellera qu'il n'a pas appris la liberté chez les philosophes, mais «dans la misère». Quand il obtiendra le prix Nobel, l'un de ses premiers gestes sera de remercier son instituteur, pour l'aide qu'il a apportée au «petit enfant pauvre».

Aussi son entrée en littérature a-t-elle été en même temps une entrée en politique sous les auspices de la lutte antifasciste et du Front populaire. Mais, c'est là un trait nouveau, alors que les auteurs progressistes antérieurs avaient des affinités avec la SFIO et la franc-maçonnerie, Camus et Roblès rallient le parti communiste. Autre caractéristique du temps, la crise de la société colonisée s'impose à leur attention, et Camus y consacre une série d'articles dans *Alger Républicain* en 1938. Après les émeutes de

Constantine en 1934, après les grands meetings de 1936, après la vague de grèves, on ne peut plus ignorer les revendications et la mobilisation indigènes. Ce thème, central dans le roman de Roblès *Les hauteurs de la ville*, se conjugue avec l'âpreté des conflits européens et de la guerre d'Espagne, qui a des retombées directes en Algérie, en raison de l'origine d'une partie des Européens et de l'afflux de réfugiés. Tous ces éléments donnent leur couleur aux années 1930.

Nommé directeur de la Maison de la Culture d'Alger, le jeune Camus a été amené à préciser son idée de la Méditerranée, qu'il développera dans la revue *Rivages*, «revue de culture méditerranéenne» (n°1, décembre 1938)⁷. La Méditerranée, c'est d'abord une réalité physique, «*cette odeur, ou ce parfum qu'il est inutile d'exprimer*», car «*nous le sentons tous avec notre peau*»⁸. Lors d'un voyage en Autriche, Camus éprouve un malaise à voir les gens boutonnés de la tête aux pieds. Pour lui, Paris, «*c'est une monstrueuse buée sous la pluie*», et «*si l'enfer existait, il devrait ressembler à ces rues interminables et grises où tout le monde était habillé de noir*», comme à Lyon. Alger, au contraire, c'est la mer, «*chaude comme un corps*» qui «*colle aux membres dans une étreinte insaisissable*», un corps de femme bien sûr, «*cette joie étrange qui descend du ciel vers la mer*». Jean Grenier a dit, pour sa part, son coup de foudre de Breton découvrant ce monde. Telle est la source de la culture méditerranéenne, d'une «*pensée inspirée par les jeux du soleil et de la mer*».

Son aggiornamento est indispensable pour rééquilibrer l'Europe qui a donné la prépondérance à son pôle atlantique et au Nord, pour lui rendre sa part «solaire». Cette «nouvelle culture méditerranéenne» à construire, Camus refuse de la confondre avec la latinité dont la droite européenne d'Algérie et le fascisme se réclament. «*L'intérêt de l'Afrique du Nord tient à ce qu'elle est un des seuls pays où l'Orient et l'Occident cohabitent. Et à ce confluent il n'y a pas de différence entre la façon dont vit un Espagnol ou un Italien des quais d'Alger, et les Arabes qui les entourent. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le génie méditerranéen jaillit peut-être de cette rencontre unique dans l'histoire et la géographie née entre l'Orient et l'Occident. (A cet égard, on ne peut renvoyer qu'à Audisio)*» ajoute-t-il⁹.

En effet, c'est surtout à Gabriel Audisio qu'on doit la notion de creuset méditerranéen. S'appuyant sur une solide culture anthropologique et historique, ce dernier souligne que la mer a uni plus qu'elle n'a divisé, que même la passion religieuse, au plus fort des Croisades et du Djihad, n'a pas empêché les combinaisons du négoce ni les adoucissements de la sagesse. En réponse à l'utilisation de la notion de latinité dans le camp colonialiste et antisémite de l'Algérie française et aux ambitions de

Mussolini revendiquant son *mare nostrum*, il se réclame d'un cosmopolitisme ouvert à tous, d'une unité fondée sur la parenté des Méditerranéens, de ce «peuple hétérogène, fait de Languedociens et de Provençaux, de Catalans et de Corses, d'Andalous et de Napolitains, de Mahonnais et de Maltais, d'Arabes et de Berbères». Ce peuple «constitue un mélange en train de se fixer, qui sera l'Algérie, une synthèse des races méditerranéennes cimentée par la culture française»¹⁰. En son temps, cette Algérie créole et métissée représentait une ouverture : l'Européen qui prend «conscience d'une particularité ethnique et mentale», «n'hésite pas à trouver en soi quelque chose d'arabe, et je connais des Algériens qui n'ont pas peur de l'avouer, mais le Berbère habille mieux, a, pour lui, le préjugé favorable».

Audisio, dans *Le Sel de la mer*, prononce un éloge vibrant et brillant de la bâtardise où il voit une supériorité sur la filiation homogène et «légitime». A l'encontre des enfants inscrits dans la chaîne des ancêtres, la multiplicité des parents libère des appartenances étroites, dessine les liens des hérédités «pures». Sa pensée a d'évidentes analogies avec la thèse que développe alors le PC, selon laquelle l'Algérie est une nation en formation, une nation qui n'est pas encore, qui sera, et qui sera le creuset de toutes les races, des mêmes races que celles que Gabriel Audisio a énumérées. Est-il interdit de penser que Maurice Thorez en 1939 a largement emprunté à Audisio et à Camus ? Peut-être par le truchement de Laurent Casanova, qui est alors son secrétaire particulier et qui appartient à une famille corse émigrée en Algérie ? Si l'on écarte ici les aspects tactiques des variations du PCF entre droit à l'indépendance des peuples opprimés et soumission de ceux-ci aux intérêts du prolétariat métropolitain, ainsi que l'aberration qui a consisté à maintenir l'idée de nation inachevée même après novembre 1954, on peut retenir que de telles convergences exprimaient la réalité d'une Algérie plurielle, qui s'efforçait, depuis les années 1930, de découvrir une alternative au choc des races.

Bien sûr, une telle géographie politique négligeait l'intérieur du Maghreb, le pays profond, en ne retenant que les côtes, isolées de leur assise continentale, au profit d'une patrie qui serait la mer. Elle sous-estimait aussi les obstacles que toute velléité de réforme du système rencontrerait dans les milieux coloniaux. De tout cela il restera bien peu, après les années de Vichy et de la guerre, et après le massacre de Sétif en 1945 ! Les thèmes et les artisans de ce méditerranéisme s'effacent. La guerre d'Algérie achève de mettre à mort l'utopie.

La dissociation rapide de l'école littéraire d'Alger montre aussi qu'elle n'avait pu s'enraciner. Après le débarquement en Afrique du Nord et le rôle national éphémère joué par cette parcelle libérée du territoire natio-

nal, les trois départements redeviennent provinciaux. C'est alors vers Paris, nouveau pôle d'attraction, que s'orientent les écrivains européens en mal de reconnaissance, ainsi que les auteurs algériens de langue française. L'éditeur Edmond Charlot traverse lui aussi la Méditerranée avec la revue *L'Arche* dès 1945. C'est aussi de la capitale qu'Emmanuel Roblès dirige la collection «Méditerranée», dans laquelle il fait une place importante aux Algériens, en particulier à Feraoun, son ancien condisciple de l'Ecole Normale. Les revues qui ont succédé à *Rivages, Forges* (déc.1946-oct.-nov.1947), *Soleil, Terrasses* de Sénac ne vivent pas longtemps, *Simoun* (1952-1961) faisant exception.

L'Algérie de Camus, l'Algérie de Sénac

On sait que la guerre d'Algérie va creuser un fossé infranchissable entre Camus et la communauté musulmane. Répéter ce qui a été dit et redit, par Camus comme par les intellectuels anticolonialistes français et les nationalistes algériens, ne présenterait pas un grand intérêt. Le fossé est existentiel, culturel. Camus n'a rien d'un passeur. Il n'a guère manifesté de curiosité envers la civilisation arabe, envers une langue qu'il n'a pas apprise, à la différence de Gabriel Audisio qui, dans les années 1920, a choisi de suivre un enseignement orientaliste à l'université d'Alger. Aussi est-ce par erreur, ou parce que cela fait partie de la légende, qu'Olivier Todd dans sa remarquable biographie affirme qu'il a été chargé en 1936 du recrutement des «Arabes» par le secrétaire de la cellule de Belcourt, en raison d'une prétendue compétence linguistique¹¹. Cette ignorance de Camus doit être d'autant plus soulignée que, dans son entourage, chez les progressistes, on compte plusieurs arabisants¹². Il semble aussi être passé à côté de l'islam, note plus justement Todd (p.782). De fait, on ne trouve dans son oeuvre nulle émotion face à l'esthétique musulmane, devant telle mosquée ou une page de calligraphie... Quand Camus pense la culture méditerranéenne, c'est au singulier qu'il l'écrit, et c'est en réalité surtout à la Grèce qu'il se réfère. Feraoun a expliqué que c'est à la fois son admiration pour Camus et l'absence de personnage indigène chez lui qui l'a poussé à écrire. C'est que Camus était profondément pied-noir, que l'Arabe était refoulé aux limites de son monde.

Parmi les rares passages y faisant référence, *Le Premier homme* le montre clairement. «*Il est la présence invisible mais constante avec, autour de lui, ce peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et le soir venu, ils se retireraient dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, barricadées aussi avec*

leurs femmes qu'on ne voyait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux»¹³.

Choisir, comme le fait Camus au cours de la guerre d'Algérie — alors que le Nobel occupe une grande partie de son temps, que la rive gauche de la Seine est si difficile et si importante dans un cursus honorum de grand intellectuel —, de rechercher ses racines, de retrouver la trace de son père, *Le Premier homme*, révèle l'importance de cette quête au moment où l'Algérie française disparaît. Il ne supportait pas les «*crevez, vous l'avez bien mérité*» de la métropole envers les Français d'Algérie. «*Abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups ; supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé ; restent un homme mort et un homme libre ; le survivant, pour la première fois, sent un sol national sous la plante de ses pieds*», cette formule de Sartre était étrangère au monde de Camus¹⁴. Il ne supportait pas plus l'attitude de Simone de Beauvoir, qui daubait — sans grande générosité humaine — sur son projet de paix civile, destiné à préserver les populations du terrorisme et de la répression aveugles, en considérant que la guerre d'Algérie est d'abord une guerre entre communautés musulmane et européenne. «*Jamais Camus ne prononça de phrases plus creuses que lorsqu'il demanda pitié pour les civils. Il s'agissait d'un conflit entre deux communautés civiles, les ennemis des colonisés c'étaient d'abord les colons, accessoirement l'armée qui les défendait*»¹⁵. Pourtant, cette tentative avait obtenu le soutien non seulement des libéraux français d'Algérie mais aussi de Feraoun, de Ferhat Abbas et du Cheikh el-Okbi. Les *Oulémas* et le FLN — pour des raisons tactiques sans doute — ont appuyé et protégé, contre les ultras de l'Algérie française, le meeting de Camus au Cercle du Progrès le 22 janvier 1956. Mais après l'échec de cette initiative, c'est le silence qui l'emportera chez l'écrivain.

Inéluctable donc, fait de déceptions et de blessures, le désaccord entre Camus et les Algériens allait devenir divorce. Les écrivains nationalistes rejettent le cosmopolitisme côtier, qui s'inscrit dans la domination coloniale et ignore l'identité arabo-musulmane. Celui que Camus appelait «*mi hijo*», Jean Sénac, rompt aussi avec lui et se rallie à la nation algérienne. Il est l'un des très rares artistes européens qui, à l'encontre de la célèbre et malheureuse formule de Camus, ont refusé d'opposer l'Algérie à leur mère. On peut en citer quelques autres, tel Jean Pelegri, qui a publié d'abord à Alger en 1988 (il tenait à cette antériorité), puis à Actes Sud en 1990 *Ma mère l'Algérie*¹⁶. En 1959 déjà, il avait dit dans *Les Oliviers de la justice* son amour du paysage natal, de ce pays qu'il aimait en terrien. Il y a raconté ses souvenirs d'enfance dans le bled, les jeux où se mêlaient

gosses arabes et européens, la mort du père, qui est à l'origine d'un bilan et d'une interrogation sur son avenir personnel et sur celui de l'Algérie qu'il espérait plurielle. Le Grand prix littéraire catholique a récompensé l'ouvrage, dont Pelegri a tiré aussi un film, avant de publier *Le Maboul*.

Mais le seul à franchir le pas, en s'engageant nettement dans la lutte de libération nationale pendant la guerre et en choisissant d'être Algérien après l'indépendance, a été Jean Sénac¹⁷. Né en 1926 à Beni-Saf, près d'Oran, il est mort en 1973, assassiné dans des conditions non élucidées : politiques, crapuleuses comme pour Pasolini, racistes comme l'affirme J.-P. Péroncel-Hugoz ?¹⁸ Les trois hypothèses ne sont pas inconciliables. Sa biographie, bien qu'exceptionnelle, est exemplaire par bien des aspects. Il est un fils sans père, comme l'orphelin de guerre Camus, comme Jules Roy fruit de l'adultère. Comme Henry Kréa, fils d'un Français et d'une Algérienne : «*Je n'ai pas connu de père / Mon pays est ma mère / qui ont le même visage*»¹⁹. Il est donc bâtard, comme beaucoup d'Européens. La hantise de la bâtardise est en effet l'une des obsessions du peuple pied-noir, non seulement un thème littéraire mais bien un phénomène réel. On peut même extrapoler, car c'est la communauté européenne tout entière qui se sent bâtarde de l'histoire, enfant illégitime d'une métropole dont souvent elle n'est pas issue. Elle est sans nom, sauf d'emprunt, car le terme «algérien» dont elle s'est arrogé le monopole est une prise de guerre dont la légitimité a toujours été fragile et contestée par la métropole et par les musulmans. Cagayous, le héros populaire de Musette, se dit d'ailleurs algérien parce qu'il ne peut se dire français, et ses petits-enfants s'appellent «pieds-noirs» faute de mieux²⁰.

Il y a là une source de l'attachement des Européens à ce lieu où se trouvent souvent leurs seules racines. Pour la plupart, il est vrai, cette condition douloureusement subie comme une blessure, ce besoin d'un pays de chair, ne les a pas conduits à choisir l'Algérie des Algériens, tout au contraire, ils ont bâti un univers d'apartheid interdit aux musulmans. Sénac est donc à la fois profondément représentatif des Français d'Algérie et singulier. «*Savoir, ce serait posséder le père quand il vous fait cruellement défaut. Je reviendrai sans cesse sur le père. Il est ma soif et mon néant... Ce Père, le Père qui n'est pas*». Toute sa vie, Sénac aura eu pour but de «*se débarrasser du vide qui gémit en soi, d'atteindre une seule chose qui importe... le Père, le Pays, la Chair qui m'est donnée*»²¹.

Il prend rapidement conscience de l'impossibilité de rallier les Français d'Algérie à son choix et pense qu'il faudra les placer devant le fait accompli. Ce choix a déterminé toute sa vie et toute son oeuvre. Après une enfance à Saint-Eugène, quartier européen d'Oran, il devient enseignant

mais ne peut réussir à entrer à l'École Normale, puis il s'engage dans l'armée en 1944. En 1945, il vit une grave crise personnelle liée à la découverte de son homosexualité. La lecture de Gide, Baudelaire et Rimbaud détermine sa vocation poétique. Sa fréquentation de Robert Randau et d'Edmond Brua, de Sadia Lévy, Roblès, du peintre Sauveur Galliéro, de Camus le place au centre d'un réseau qu'il a utilisé en fondant un cercle littéraire, ainsi que les revues *Soleil* de 1950 à 1952 (7 numéros) et *Terrasses* (1954, un seul numéro). Surtout, il est l'écrivain européen qui a eu le plus de relations avec les auteurs algériens, tels Dib et Mammeri qui ont été associés à ses entreprises éditoriales. C'est aussi un militant. Son engagement du côté des colonisés lui a fait perdre son emploi à Radio Alger, et il a pris, pendant la guerre, des risques rares chez les intellectuels, en participant par exemple à l'installation de l'imprimerie de *El Moudjahid*.

L'Algérie selon son cœur ne pouvait être que plurielle. Son peuple, c'est aussi bien les Sénac que les Dib, les Taleb et les Bensaïd, rappelle-t-il à Jean Daniel²². S'il se refuse comme Européen au sens où Camus le revendique, c'est qu'il considère que son européanité a toute sa place dans son Algérie, dont elle est une des composantes. *«Je suis de ce pays. Je suis né arabe, espagnol, berbère, juif, français. Je suis né mozabite et bâtisseur d'émirats, fils de grande tente et gazelle des steppes... Je suis né Algérien... comme Jugurtha dans son désert, comme Dawya la Juive — la Kahena ! — comme Abd el-Kader ou Ben M'hidi, Algérien comme Ben Badis, comme Mokrani ou Yoeton, comme Bouhired ou Maillot»*²³. Il n'avait pas la naïveté de croire ce choix facile, et prévoyait qu'il serait douloureux et tragique. *«L'orgueil, l'aveuglement des Européens d'ici est insensé. Il n'y a rien à attendre d'eux, rien. Les années à venir me semblent très dures, très noires. Je ne me fais pas d'illusions sur les partis politiques réellement algériens (arabes), sur leur esprit de revanche et leur racisme propre, mais je crois qu'il faudra lutter avec eux, dans le chaos, pour que puisse naître un jour la Justice, la Vérité de ce pays. Il faut espérer que quelques Français sincères et propres accepteront de contribuer à cette oeuvre douloureuse et grande. Ils aideront à donner un jour (après la colère et l'anarchie) son vrai visage à la patrie algérienne où tous, d'origine arabe, berbère, juive, française, espagnole, italienne, etc. seront enfin des hommes libres (si tant est que la liberté existe)»* (7 juillet 1954)²⁴.

Cette option s'affirme dans l'oeuvre poétique. *«Confrontant la pensée méditerranéenne et la pensée du désert, le message oriental et le message romain, les structures européennes et les structures islamiques, l'Algérie se définit progressivement comme un des creusets les plus généreux de la littérature actuelle»*²⁵. L'adéquation entre engagement et poésie est d'autant plus évidente que, pour Sénac, celle-ci est résistance, liberté, qu'elle est combattante. Il

développe ses conceptions dans *Le Soleil sous les armes* élaboré lors de la Bataille d'Alger.

Dans la préface de *Matinale de mon peuple* écrite dans la prison de Fresnes en 1961, Mostafa Lacheraf reconnaît en Sénac un écrivain algérien. «*Il a pris, dit-il, racine dans ce peuple. Contrairement à ceux qui se sont attardés toute leur vie sur les grèves romantiques, sur les franges de cette Algérie ligure bien bichonnée, bleu et or, éclatante de santé pour certains, mais, aussi, de faux prestiges. Sénac fait une incursion profonde et durable à l'intérieur des terres et de l'humanité algériennes, pénètre au vif du pays... Opposant son oeuvre à l'attitude marginale, éclectique, méditerranéenne des autres.*», Lacheraf conclut que «*cette matinale arrachée à l'obscur demeure luit déjà, avant l'heure, d'un soleil précoce et triomphant*».

Sénac a, en effet, été le plus grand poète algérien de l'époque de l'indépendance, même si, non arabisant, il avait conscience d'appartenir à une génération de transition. Pourtant Malek Haddad l'avait mis en garde. «*Tu ne seras jamais accepté demain en Algérie comme poète algérien. Tu t'appelles Jean, la place ira de droit aux Malek, Kateb, Omar*»²⁶. En 1962, il bénéficie d'abord de la sympathie du pouvoir, au moins pendant la période où Ben Bella est président. Membre fondateur en 1963 et secrétaire général de l'Union des écrivains algériens, il publie abondamment, participe à la vie intellectuelle de la capitale et édite une anthologie de la nouvelle poésie algérienne en 1971. Mais après le coup d'Etat de Boumediene il subit les avanies, puis la persécution du nouveau pouvoir. Ses émissions sur Radio Alger sont interdites en 1972. Le 29 septembre 1973 il est assassiné dans le sous-sol où il habitait, rue Elisée Reclus. *El Moudjahid* n'annonce pas ses funérailles. Sa dépouille repose dans un cimetière chrétien et non là où il l'avait demandé dans son testament. Coupable d'être un Algérien non arabe, non musulman comme le dit Jean-Pierre Péroncel-Hugoz ? La réédition de sa biographie *Assassinat d'un poète*, en 1998, a été, cette fois, saluée par la critique algérienne, qui n'a pas manqué de comparer la mort de Sénac avec celle des intellectuels et artistes victimes de l'islamisme. Certains, même, y voient la main de l'intégrisme. La constatation n'a de sens que si elle inclut Sénac dans la lignée de tous ceux qui ont combattu effectivement, non seulement pour l'indépendance de l'Algérie, mais pour une Algérie plurielle, dont les chances ont été écartées à la fois par les dirigeants et les ultras de l'Algérie française et par les idéologues du nationalisme algérien .

Claude Liauzu est professeur à l'Université de Paris VII.

Notes :

1. Cf. Claude Liauzu, «Amrouche et Feraoun : disparition de deux hybrides culturels», *Confluences*, n°19, automne 1996.
2. Extrait de *La revue Afrique*, n°1, cité in Jean Pomier, *Chronique d'Alger (1910-1957) ou le temps des Algérianistes*, *La Pensée universelle*, 1972.
3. *Les Compagnons du jardin*, *op. cit.*, p.177.
4. *Jeunesse de la Méditerranée*, Gallimard, 1935, *Le Sel de la mer*, Gallimard, 1936.
5. *Sur les membres de cette école*, cf. Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, Gallimard, 1941, réédité en 1998 ; Michel Puche, *Edmond Charlot éditeur*, Ed. Domens, Pézenas, 1992.
6. Cf. Claude Liauzu, «*La Méditerranée selon Fernand Braudel*», *Confluences*, n°31, automne 1999.
7. Cf. son article «*Politique et culture méditerranéennes*» dans le *Bulletin de la Maison de la culture*, n°1, avril 1937.
8. *Politique et culture méditerranéennes*.
9. *Politique et culture méditerranéennes*, in p.1325.
10. *Jeunesse*, *op. cit.*, p.112
11. Olivier Todd, *Camus. Une vie*, Gallimard, 1996.
12. *Problème qui ne peut être développé ici mais qui ne manque pas d'intérêt : les meilleurs spécialistes de la culture arabe à l'Université d'Alger dans les années 1950 ne pèchent pas par excès de sympathie envers les nationalistes, ni G.H. Bousquet, ni Roger Letourneau. Sur l'Université d'Alger et Fernand Braudel dans les années 1930*, cf. Claude Liauzu, «*La Méditerranée selon Fernand Braudel*», *Confluences*, n°31.
13. *Le Premier homme*, Gallimard, 1994, p.277.
14. Sartre, *préface aux Damnés de la terre*, Maspero, 1961, p.20.
15. *La force des choses*, 1960, p.362.
16. *Actes Sud*, première édition 1988 à Alger.
17. Cf. Jamel Eddin Bencheikh et Christiane Chaulet-Achour, *Jean Sénac, clandestin des deux rives*, Séguier, 1999.
18. *Le Monde*, 16 août 1996.
19. *La Révolution et la poésie*, Jean Oswald, 1957.
20. *A la fin du siècle, sous le pseudonyme de Musette, paraît une série d'ouvrages picaresques dont le héros, Cagayous, incarne le petit peuple européen affirmant son particularisme.*
21. *Ebauche du père, écrit pendant son séjour en France.*
22. Extrait du *Journal d'Alger (janvier-juillet 1954) suivi de Leçons d'Edgard*, éd. Novetlé, 1954.
23. *Correspondance avec Jean Daniel citée par J.-P. Péroncel-Hugoz, Assassinat d'un poète suivi d'un inédit de Jean Sénac*, Edition du Quai, Jeanne Laffitte, 1983.
24. Cité par Péroncel-Hugoz, *Assassinat d'un poète*, *op.cit.*, p.29.
25. *Editorial du n°1 de Terrasses*, 1953.
26. Cité par Jean Déjeux, *Parcours*, automne 1985.